1. « Et plus encore que la chimie elle-même, la théorie empirique de l'âme doit rester éloignée du rang de science de la nature à proprement parler, premièrement [1] parce que les mathématiques ne sont pas applicables aux phénomènes du sens interne et à leurs lois, à moins de vouloir appliquer uniquement la *loi de continuité* à l'écoulement des changements internes de ce sens ; mais ce serait là une extension de connaissance qui, en comparaison avec l'extension qu'apportent les mathématiques à la théorie des corps, correspondrait à peu près à la théorie des propriétés de la ligne droite comparée à la géométrie tout entière. Car l'intuition interne pure, dans laquelle les phénomènes de l'âme doivent se construire, est le temps, qui n'a qu'*une* dimension. D'autre part, la théorie empirique de l'âme ne pourra même jamais se rapprocher de la chimie comme art de décomposition systématique ou comme théorie expérimentale ; car [2] la diversité de l'observation interne ne se laisse décomposer (absondern) que grâce à une simple distinction de pensée (Gedankentheilung), qui ne permet pas de maintenir les éléments décomposés et de recomposer (verknüpfen) à volonté ; [3] il est encore moins possible de soumettre un autre sujet pensant à des expériences (Versuchen) appropriées à notre but, et même [4] l'observation à elle seule altère et transforme (verstellt) déjà l'état de l'objet observé. La théorie de l'âme ne pourra donc jamais devenir plus qu'une théorie historique de la nature portant sur le sens interne (eine historische… Naturlehre des inneren Sinnes), de la manière la plus systématique possible, donc une description naturelle (Naturbeschreibung) de l'âme, mais non une science de l'âme, ni même une théorie psychologique expérimentale » (Kant, *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, Préface, Ak. IV, 471, trad. F. de Gandt, Pléiade, 1985, t. II, p. 368 s.).

2. « La philosophie morale, il est vrai, offre un inconvénient particulier qu'on ne rencontre pas dans la philosophie naturelle : quand elle recueille ses expériences, elle ne peut les produire à dessein, avec préméditation et de manière à trouver réponse à toutes les difficultés particulières qui peuvent se présenter. Quand j'ai quelque peine à connaître les effets d'un corps sur un autre dans une situation quelconque, je n'ai qu'à placer ces deux corps dans cette situation et observer ce qui en résulte. Mais si je tentais d'éclaircir un doute en philosophie morale d'une manière identique, c'est-à-dire en me plaçant dans le même cas que celui que je considère, il est évident que cette réflexion et cette préméditation troubleraient tellement l'opération de mes principes naturels qu'il serait impossible de tirer des phénomènes une conclusion juste. Dans cette science nous devons *par conséquent* glaner nos expériences par une observation prudente de la vie humaine, et les prendre telles que la conduite des hommes en société, dans leurs affaires et leurs plaisirs, les font paraître dans le cours ordinaire du monde. Quand des expériences de ce genre sont judicieusement réunies et comparées, nous pouvons espérer établir sur elles une science qui ne sera pas inférieure en certitude et sera bien supérieure en utilité à toute autre science relevant de la compréhension humaine » (Hume, *Traité de la nature humaine*, Introduction, GF-Glammarion, trad. Ph. Béranger, Ph. Saltel, 1999, p. 37).

3. « Les principes d'une science lui sont intérieurs et on les nomme alors domestiques (*principia domestica*) ; ou bien ils sont fondés sur des concepts, qui ne peuvent trouver place qu'en dehors de celle-ci et ce sont des principes étrangers (*principa peregrina*). Les sciences qui contiennent ces derniers mettent au fondement de leurs doctrines des lemmes (*lemmata*) ; c'est-à-dire : elles empruntent à une autre science quelque concept et avec celui-ci un principe d'ordre » (Kant, *Critique de la faculté de juger,* § 68, Ak. V, 381, trad. A. Philonenko, Vrin, 1993, p. 308 s.).

4. « Cependant, à tout effort (Versuchen) pour parvenir jusqu'aux fondements (mit Gründlichkeit) de cette science, s'opposent d'importantes difficultés qui tiennent à la nature humaine elle-même.
1) L'homme, s'il remarque qu'on l'observe et qu'on cherche à l'examiner, se montrera embarrassé (gêné), et il ne *peut* pas se montrer tel qu'il est ; ou bien il se *dissimule*, et il ne *veut* pas être connu tel qu'il est.
2) Veut-il s'examiner lui-même ? Sa situation devient critique, surtout pour ses émotions, qui, d'ordinaire, ne permettent pas la *dissimulation* : si les mobiles sont en jeu, il ne s'observe pas ; s'il s'observe, les mobiles sont hors d'action.
3) Les circonstances de temps et de lieu, si elles sont durables, produisent des *habitudes* dont on dit qu'elles sont une seconde nature ; elles rendent difficile un jugement sur soi-même, sur l'opinion qu'on doit avoir de soi, mais plus encore sur l'idée qu'on doit se faire d'un homme avec qui on est en rapport ; car le changement de situation que son destin impose à l'homme, ou que l'homme, dans ses aventures, s'impose à lui-même, rend fort difficile à l'Anthropologie de s'élever au rang de science formelle (zum Rang einer förmlichen Wissenschaft).
Il n'y a pas à la vérité de sources pour l'Anthropologie, mais seulement des moyens de secours : l'histoire, les biographies, même le théâtre et les romans (Endlich sind zwar eben nicht Quellen, aber doch Hilfsmittel zur Anthropologie : Weltgeschichte, Biographien, ja Schauspiele und Romane). Sans doute, ces deux derniers

documents (beiden) ne sont-ils pas fondés sur l'expérience et la vérité, mais sur la fiction ; sans doute y est-il permis d'exagérer, comme dans les images du rêve, les caractères et les situations où l'homme se trouve placé, si bien qu'ils semblent ne rien apporter à la connaissance de l'homme ; cependant ces caractères, tels que Richardson ou Molière les ont esquissés, ont dû être empruntés, dans leurs *traits fondamentaux*, à l'observation de l'homme, de ce qu'en réalité il fait ou tolère (aus der Beobachtung des wirklichen Tun und Lassens der Menschen) : c'est que malgré une exagération quantitative ils doivent, pour la qualité, correspondre à la nature humaine » (Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Ak. VII, 120 s., trad. M. Foucault, Vrin, 2008, p. 84 s.).

5. « Anthropologie 1ster Teil Anthropologische *Didactik* Was ist der Mensch?
2ter Teil Anthropologische *Characteristik* Woran ist die Eigenthümlichkeit jedes Menschen zu erkennen.
Der erstere ist gleichsam die Elementarlehre die zweite die Methodenlehre der Menschenkunde » (Kant, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht,* Ergänzungen aus H, Ak. VII, 412 (*ap*. 283,1), hrsg. O. Külpe).

6. « J'ai appris de la Critique de la raison pure que la philosophie n'est pas de l'ordre d'une science des représentations, concepts et idées, ou une science de toutes les sciences ou encore quelque chose de similaire ; mais une science de l'homme, de sa représentation, de sa pensée et de son action : elle doit présenter l'homme en toutes ses dimensions, comme il est et comme il doit être, c'est-à-dire dans ses déterminations naturelles tout aussi bien que dans son rapport à la moralité et à la liberté » (Lettre de C. A. Wilmans à Kant, repr. dans *Le Conflit des Facultés*, Ak. VII, 69, trad. Chr. Ferrié, Payot, 2015, p. 109).

7. « Le plan que j'avais formé il y a déjà longtemps pour le travail que je veux entreprendre dans le domaine de la philosophie pure avait pour fin de résoudre les trois questions (die drei Aufgaben) suivantes : 1) Que puis-je savoir ? (métaphysique). 2) Que dois-je faire ? (morale). 3) Que puis-je espérer ? (religion). Question auxquelles succéda cette quatrième (welcher zuletzt die vierte folgen sollte) : Qu'est-ce que l'homme ? (anthropologie ; j'ai fait un cours pendant plus de vingt ans sur cette question) » (Lettre à C. F. Stäudlin du 4 mai 1793, Ak. XI, 429, trad. Gallimard, 1991, p. 575).

8. « La métaphysique, celle de la nature aussi bien que celle des mœurs, et surtout la critique d'une raison qui se hasarde à voler de ses propres ailes, critique qui précède comme *exercice préliminaire* (comme propédeutique), constituent proprement à elles seules ce que nous pouvons nommer philosophie dans le véritable sens de ce mot. Celle-ci rapporte tout à la sagesse, mais par le chemin de la science, le seul qui, une fois frayé, ne se referme pas et ne permette aucune erreur. La mathématique, la physique, même la connaissance empirique de l'homme, ont une haute valeur comme moyens pour les fins de l'humanité, d'abord et surtout pour ses fins accidentelles, mais finalement aussi pour ses fins essentielles et nécessaires ; seulement elles n'ont alors cette valeur que par l'intermédiaire d'une connaissance de la raison par simples concepts qui, de quelque nom qu'on la nomme, n'est proprement que la métaphysique » (Kant, *Critique de la raison pure*, Ak. III, 549, trad. J. Barni, A. Delamarre, Pléiade, 1980, t. I, p. 1397 s.).